



# Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 62 | 17.3.2019

**Carnet de route  
à travers l'Eurasie**

**Contre-enquêtes littéraires**

**L'effondrement qui vient (1)**

**Notre destinée en un poème**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

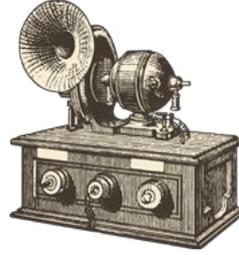
**CHERS LECTEURS,**

Le lieu où je me trouve est trop beau pour que je ne le partage pas. C'est pourquoi, cette semaine, en lieu et place d'un édito, je vous adresse une vidéolettre:

<https://youtu.be/k6ONNWss7vw>

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT

**ERRATUM**

une erreur de date s'est glissée dans le Cannibale lecteur du dernier numéro («Le piège de Thucydide»): la première guerre de l'opium eut lieu de 1839 à 1842, et non jusqu'à 1942!



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

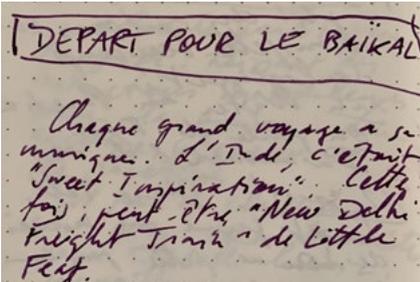
N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Retraite en Russie

CARNET DE ROUTE À TRAVERS L'EURASIE DEUX ANS APRÈS MON PREMIER SÉJOUR SUR LE LAC BAÏKAL, J'AI DONC REPRIS LE LARGE. EN 2017, J'ÉTAIS RESTÉ UN MOIS ENTIER SUR LES RIVES AUSTÈRES DU LAC GELÉ. CETTE FOIS, LA RETRAITE DE JEÛNE EST RACCOURCIE DE MOITIÉ, MAIS ELLE SE POURSUIVRA PAR UN VOYAGE EXPRESS EN TRAIN À TRAVERS LA MONGOLIE, LE NORD-EST DE LA CHINE ET JUSQU'À HONG KONG, TOUT AU SUD. IL DONNERA SANS DOUTE LIEU À DES REPORTAGES OU DES ANALYSES PAR LA SUITE. POUR LES LECTEURS DE L'ANTIPRESSE, JE LIVRE ICI, EN VRAC, MON JOURNAL DE VOYAGE.



«Lorsque je me consacre à mes amis, je ne me détourne pas pour autant de moi-même. Je ne m'attarde pas avec des gens rencontrés au hasard de telle ou telle nécessité de la vie sociale. Je ne vis qu'avec ce que l'humanité compte de meilleur. C'est vers eux, quelle que soit leur origine, leur époque, que j'oriente ma pensée.»

Sénèque, Lettre LXII.

## 10 MARS. ZURICH-RIGA

Chaque grand départ en voyage a sa chanson. Lorsque j'étais parti au jugé en Inde, il y a dix ans, c'était *Sweet Inspiration* du Derek Trucks Band qui tournait en boucle dans mes écouteurs. Cette fois, *New Delhi Freight Train* de Little Feat. «...

*And I left my love (my life, my guns) behind*). Les Américains ont cette poésie des engagements fatidiques — ruptures, communions, illuminations ou effondrements — qui me serre la gorge. Toute la chanson française, à côté, est aussi policée qu'un clavecin (sauf Lavilliers, à première vue, mais son humanité macho-poseuse paraît aussi hors-sol qu'une série policière française). Je n'écoute plus les instructions de sûreté avant le décollage. Pourquoi a-t-on enregistré cette voix si agaçante de British-qui-se-la-pète, une et une seule pour toutes les compagnies aériennes? Écouteurs, prière, méditation. Pourquoi j'aime encore voyager en avion, malgré le traitement de bétail? Parce que, justement, je n'ai plus d'autre métier, une fois dedans, que d'être *passager*. (*Chœur d'église*: «Vous qui entrez, laissez tous vos soucis à la porte de cet Airbus...») On y est pris en charge comme un patient à l'hôpital. Ce n'est pas uniquement négatif. William Styron, dans *Darkness visible*, raconte qu'il n'a commencé à voir le bout du tunnel noir de sa

dépression (*mélancolie* est le mot juste) que le jour où, n'écoulant plus son psy à la page, il s'est lui-même constitué patient dans un bon vieux hôpital à pilules et électrochocs. On y est soudain débarrassé de toute autre mission, dit-il, que d'obéir et de guérir. Idem ici.

#### NUIT DU 10 AU 11 MARS. RIGA

Escale dans un aéroport somptueux, surdimensionné. Et très vide, du moins à cette heure. Dans cette microrépublique aux confins de l'Europe... Cela sent le fonds de cohé-



sion de l'UE à plein nez. Comme si on avait mis le paquet pour ôter aux Lettons toute tentation de soviéto-nostalgie. De fait, on est emmitoufflé d'emblée par le confort scandinave. Fauteuils ici et là, chargeurs à téléphones partout, il y a même un distributeur automatique à charentaises en laine vierge... à 55 €.

Soudain, dans l'un de ces couloirs déserts, parmi des pubs et des enseignes incompréhensibles,

j'avise sur une TV d'exposition une bouille vaguement familière, à peine reconnaissable. C'est BHL, toujours préoccupé, commentant longuement quelque chose sur Euronews. Les nouvelles technologies d'image HD sont cruelles pour lui. Sans maquillage, le son coupé, il apparaît comme un acteur chiffonné — dans les deux sens du terme — qui aurait remarqué trop tard qu'il a raté sa vie. Fallait-il qu'il me poursuive jusqu'en Baltique?

#### 11 MARS MATIN. MOSCOU

Dès l'aéroport de Cheremetievo, on est confronté d'emblée à la gravité foutraque russe, oxymore qui définit l'ambiance de ce pays. La police des frontières est jeune, nuque-droite, sévère, comme les hôtesses d'Aeroflot. Puis ça se relâche. On vante partout le wi-fi gratuit. Mais il est simplement *impossible* de s'y connecter, même pour un hacker. Après un gros quart d'heure d'énervement, je renonce donc à mon application Yandex-Taxi et pars faire la queue au guichet jaune de ladite compagnie. On me confirme ma voiture par SMS, mais il me faut quand même appeler le chauffeur... simplement pour me faire repérer sur l'aire de dépôt. 3 ou 4 euros de roaming qui s'ajoutent au prix de la course. Qu'aurait fait un parfait étranger sans un mot de russe?

Les Russes ont peut-être organisé le «plus beau championnat du monde de tous les temps». Mais ils n'ont pas réglé le capharnaüm afri-

cain des taxis devant leur principal aéroport...

Si le wi-fi avait fonctionné, tout cela eût été élégamment réglé par smartphone. J'aurais pu voir mon véhicule au mètre près sur le plan. De quoi méditer: ce ne sont pas seulement les services virtuels qui supplantent par leur efficacité les services traditionnels. Ce sont aussi les services traditionnels qui deviennent de plus en plus confus et stupides. La différence: les applications sont pensées jusqu'au dernier détail par des cerveaux jeunes, perfectionnistes, dédiés à cette seule tâche — et avec l'«expérience utilisateur» en ligne de mire. Qui «pense» encore les services traditionnels? En tout cas pas les administrations, qui se vengent sur eux de l'immunité du monde virtuel.

Il tombe une neige tiède dans les rues. Je me trompe de tram, mais finis par retrouver Vladimir Simonov, peintre illustre et restaurateur réputé, devant son institut. Un artiste magnifique dont chaque coup de patte trahit la quête d'harmonie et une certaine nostalgie. En voyant sa série métaphysique des «Daguerreotypes», j'entends la musique de Respighi résonner dans mes oreilles. Café sur café. Les yeux souriants de Vladimir ne reflètent rien d'autre que l'amour de la création. Dans les deux acceptions du terme.

T. est éditrice. Je suis confus d'arriver dans son bureau les mains vides. Elle rit: les reliques du 8 Mars

ne manquent pas. Elle me fait goûter un sublime pain d'épices de Souzdal fourré à la confiture de baies. La fête de la Femme est sacrée en URSS (pardon: en Russie). Après Noël et Pâques, il semble que ce soit la principale. Elle trouve tout ce chichi ridicule. Cette année, me dit-elle, les hommes ont dépensé un demi-milliard de roubles de plus pour gâter leurs dames. On va jusqu'à recourir au microcrédit!

Pourquoi? Mystère. Soviétonostalgie? Sentiment de culpabilité vis-à-vis de ces compagnes que, concrètement, ils ne sont souvent plus en mesure d'entretenir et de protéger?

Miracle de l'écriture! Ivanov, le dandy de province de Tchekhov, s'était suicidé parce qu'il n'avait pas même le talent de décrire dans une œuvre sa propre déchéance. T. ne pouvait plus dormir après un drame personnel. Elle ne faisait que lire, 5-6 livres par semaine. Elle a fini par lancer une newsletter littéraire, atteint des dizaines de milliers de lecteurs. «L'écriture m'a sauvée», conclut-elle. «Ferme ta gueule et écris», me dis-je à ma propre adresse, une fois de plus, en l'écoutant. Station de métro Kievskaya. Les fresques idéalisant les conquêtes soviétiques sont somptueuses. Malgré soi, et sachant sur quel mensonge repose cette iconographie, on se prend à rêver que le monde aurait pu vraiment aller mieux avec un autre *ordre* que l'égoïsme capitaliste. Nombre de Russes continuent d'y croire, tout en étant parfaitement lucides sur l'URSS. On *ne peut pas* vivre



humainement dans cette horreur, et la Russie est l'un des rares pays où ce refus s'incarne encore, fût-ce de manière confuse.

#### 12 MARS. MOSCOU-OU LAN- OUDÉ

A l'aéroport de Vnoukovo, on se sent déjà en Orient. Toutes les inscriptions y sont en russe, anglais et chinois. Dernière perversion gustative avant la traversée du jeûne: je goûte à un distributeur les invraisemblables sodas qu'on avait inventés à l'ère soviétique. *Bouratino, Tarkhoun, Baïkal*. Beaucoup de sucre et puis des herbes tout à fait inattendues...

Six heures de vol de nuit dans un avion classe éco bourré à craquer. Le service à bord est vraiment sobre: rien, que des verres d'eau! C'est déjà l'ambiance jeûne. La pénombre est piquetée de petits écrans. La dame à côté de moi passera tout le voyage à contempler des photos de famille. Impossible de dormir: je lis et relis Sénèque (les *Lettres à Lucilius*) que m'a recommandé mon ami le docteur Tavelli. Ce psychiatre hors normes récuse Freud comme le plus grand imposteur du XXe siècle et préfère soigner les patients en leur donnant de bonnes lectures.

En plein dans le mille: je ne lâche

plus mon Sénèque. Sa sagesse de la culture de soi est simple, universelle, en plus traduite dans un français accessible et détendu par Alain Golomb. Son Lucilius a-t-il vraiment existé? Qu'importe: je sais que le destinataire de ses lettres, c'est moi. Ou n'importe quel humain en quête d'éveil.

Aux abords d'Oulan-Oudé, la steppe au soleil levant est encore voilée de brume. Songer que cette vaste *tabula rasa* s'étend jusqu'aux portes de la Chine. Et qu'aujourd'hui encore on peut s'y perdre.

Terrassé par deux nuits blanches, je m'endors dans la voiture de Baïr Vladislavitch, le grand patron du Centre de médecine orientale, qui a tenu à me transporter lui-même jusqu'au pavillon de jeûne, au bord du Baïkal. La conversation n'a pas dû flamboyer. N'importe, Baïr est content. Il repart sitôt après m'avoir déposé. Il a fait 400 kilomètres pour moi...

Je suis à l'eau seule depuis la veille, mais Sergueï, le médecin du pavillon, me propose justement de la couper. Deux ou trois jours, pas plus... D'accord, j'ai dit, mais pas sans un dernier bain (après 72 heures dans les mêmes habits). J'ai droit à la vraie *banya*, le sauna au feu de bois avec les verges de chêne pour me fouetter le sang... C'est aux Russes ce que la cérémonie du thé est aux Japonais. Un rite sacré, accompagné d'une salutation traditionnelle: «*S lekhkim parom!*» («Que la vapeur vous soit légère!»)

Dès cet instant, et jusqu'au

vendredi, plus aucun contact avec l'eau! Même pas pour se brosser les dents. C'est la règle du jeûne sec.

### 13 MARS. GORYATCHINSK SUR BAÏKAL

Faiblesse et somnolence.

Apprenant que j'allais jeûner, T. m'a raconté l'épopée de Nansen dans sa quête du Pôle Nord, à pied, avec son compagnon Johansen. Contraints d'hiverner des mois durant, ils se lovent dans un trou, corps contre corps, et s'entourent de peaux d'ours. Ils y resteront dans un état vaguement somnolent, se nourrissant pratiquement de rien. C'est seulement à Noël que Johansen proposera à Nansen le tutoiement! Quinze mois sans voir personne, trois ans éloignés de leur équipage. Il y avait encore des hommes...

L'anecdote m'a aidé à accepter l'option du jeûne sec. Il est de plus en plus répandu. Les effets sont deux fois plus rapides. On peut déclencher sa crise d'acidose («bascule» vers l'alimentation interne du corps) en deux jours seulement. Et puis, la soif masque la sensation de faim des premiers jours.

Mon problème, c'est justement que je n'ai pas faim. Mais soif, oui.

### 14 MARS

J'ai à peine la force de noter (à la main) quelques détails, et d'abord mon journal de bord. Difficile de répondre aux mails. Les écrans fatiguent trop. Le sevrage est bienvenu, d'un côté...

5 kilos perdus en trois jours, c'est radical. Le dos commence à faire mal,

signe que l'acidose doit commencer. Massage, acupuncture aident, mais pour un moment. Après, l'inconfort revient.

Sergueï est aussi psychologue. Il réunit ses jeûneurs deux fois par jour et leur parle des processus mentaux *et* physiologiques qui déterminent notre alimentation et notre suralimentation. Je regrette de ne pas avoir la force de prendre des notes. Il enchaîne sur des exercices simples de gymnastique tibétaine. Cela requinque un peu.

La soif me fait fantasmer. Une bouteille de bière vide entrevue dans la neige évoque des paradis arrosés. Pire encore, l'idée du thé vert qui m'attend en Chine, ou du fendant que j'ai laissé en Valais. Je décide de rompre le jeûne sec le lendemain matin. Vivement! D'autant que le sommeil est très bref et léger.

Vers 18h, curieusement, la brume de fatigue et de faiblesse se lève brusquement. Je parviens à travailler un peu, à lire en continu. J'ai l'impression que l'acidose a vraiment commencé.

#### 15 MARS

J'ai enfin recommencé à boire! Enfin... On m'a apporté un verre d'eau chaude avec une cuillère à thé. Il fallait m'abreuver avec ça, au moins une demi-heure, pas plus vite.

L'eau a un goût désagréable, métallique. En fait, c'est le goût de ma bouche. Mes gencives et mes

lèvres sont couvertes d'une pellicule blanche de toxines. Je peux enfin l'ôter à la brosse à dents, mais sans dentifrice... Forte envie d'un citron à sucer pour dissiper ces miasmes.

Malgré tout, bonheur! Je croyais que de jeûner à l'eau donnait une valeur extraordinaire à tous les aliments. Mais jeûner à sec, c'est encore bien mieux de ce point de vue-là. On envie ceux qui ont leur bouteille d'eau plate... Le jeûne à l'eau paraît déjà un festin.

Au passage, j'ai appris les techniques ancestrales des moines jeûneurs qui se privent de tout. Se caresser la glotte et l'œsophage, coller sa langue au palais et parler le moins possible... Mais surtout: se promener au grand air glacé du Baïkal. Il est réellement thaumaturge.

#### 16 MARS

Le week-end, notre pavillon entre en hibernation. Il ne reste qu'une infirmière pour nous prendre nos mesures (température, poids, pression) et nous rassurer. Plus d'exercices, plus de *protsédoury* (traitements). La douzaine de «patients» est laissée en liberté. Certains sont déconcertés, pour ma part c'est un délice. On m'a invité à une *rybalka*, une partie de pêche dans la glace avec l'équipe des médecins, mais j'ai décliné. Je goûte le silence, somnole, lis, reprends des forces. La journée est magnifique. Je vais pouvoir finir l'Antipresse de la semaine!

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## De l'art de la contre-enquête littéraire

**L**IRE DES ESSAIS LITTÉRAIRES SÉRIEUX EST BIEN SOUVENT UN REMÈDE AUX INSOMNIES. EN REVANCHE, QUAND ON A AFFAIRE À UN ESSAYISTE JOUEUR ET MALICIEUX, CELA DEVIENT UN VRAI PLAISIR. QUAND CELUI-CI SE FAIT DE SURCROÏT ENQUÊTEUR LITTÉRAIRE, ET ARRIVE À NOUS PROUVER QUE LES AUTEURS DE ROMANS POLICIERS SE TROMPENT PARFOIS D'ASSASSIN DANS LEURS PROPRES LIVRES, CELA DEVIENT DU GRAND ART!

Pierre Bayard est professeur de littérature française à Paris VIII et psychanalyste. Il compte plus de vingt livres publiés à son actif, parmi lesquels un essai qui connut un certain succès: *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus?* (1) Grave et essentielle question! Pierre Bayard



fonde ses lectures sur l'humour et apporte un regard original sur notre rapport au livre, nous offrant l'un des plus beaux cadeaux qui se puisse rêver: la déculpabilisation de n'avoir pas tout lu. Oscar Wilde allait même plus loin, déclarant: *«Je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique: on se laisse tellement influencer.»*

Au-delà d'une simple «méthode» pour parler des livres que l'on n'a pas lus, Pierre Bayard, reprenant à son compte la formule de Freud relative aux souvenirs-écrans – souvenirs fallacieux dont la fonction est d'en dissimuler d'autres –, invente le «livre-écran» et décrit la «bibliothèque intérieure» que chacun porte en lui, affirmant qu'il existe, au stade

supérieur, une bibliothèque collective faite de la somme de tous les livres réels et livres-écrans, lus ou non lus, constituant la littérature, le «savoir».

Mais pourquoi lit-on? Parce que chaque lecture éveille en nous les échos d'un livre que Bayard nomme le livre intérieur: ce livre que nous portons en nous sans vraiment le connaître ni l'atteindre. Ainsi, les meilleurs livres que nous rencontrons ne sont que des fragments imparfaits du livre intérieur, toujours à venir, et qui nous pousse à lire d'autres livres, encore et encore, nous mettant en quête de ce livre intérieur, spécifique à chacun

comme l'est notre empreinte génétique.

Et comme nous l'avons dit, ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre que de vouloir déculpabiliser lecteurs et non-lecteurs: «*[Ce livre] s'adresse à ceux qui se croient à l'écart de la culture. [...] Il faut en finir avec cette obligation de tout lire et de tout savoir, de A à Z. Obligation qui s'accompagne d'un tel sentiment d'infériorité, chez le "mauvais lecteur", qu'elle peut tuer le désir de lire. N'avoir pas lu certains livres suscite une culpabilité inconsciente qu'une culture bien assumée permet de soulager. Se cultiver, c'est apprendre à se promener [...].*» Je n'aurais pas mieux dit!

Autre démarche non moins salutaire de Pierre Bayard: rétablir la vérité en révélant les «vrais» assassins restés impunis en raison d'une erreur commise par l'auteur du livre: après avoir disculpé le narrateur du *Meurtre de Roger Ackroyd*(2) d'Agatha Christie(3), puis ce pauvre chien du *Chien des Baskerville* d'Arthur Conan Doyle(4) dans *L'affaire du chien des Baskerville*(5), retour à Agatha Christie(6), avec *La vérité sur «Dix petits nègres»*(7), dans lequel Bayard va nous révéler que l'assassin autoproclamé du livre d'Agatha Christie ne peut pas avoir été le «vrai assassin». Mais que l'on ne s'y trompe pas: s'il s'agit bien d'une contre-enquête visant à remédier à une erreur judiciaire, c'est à travers une réflexion sur la littérature qu'elle est menée.

Emma Bovary, le Prince Mychkine, le père Goriot...: les grands personnages de fiction sont pour

nous tellement présents que rien n'empêche de croire qu'ils existent vraiment – et à partir de là, d'imaginer à l'inverse que nous sommes nous-mêmes des personnages de fiction. Deux camps s'affrontent dans les études sur les personnages de fiction: les «ségréga­tionnistes», qui refusent aux personnages de fiction toute vie réelle, et les «intégrationnistes» qui, à l'inverse, considèrent qu'il est tout à fait possible de parler des personnages de fiction comme d'êtres vivants, la séparation entre le monde «réel» et celui de la fiction étant difficile à établir nettement. Bayard appartient indubitablement à la seconde catégorie.

Partant de cette hypothèse, dès lors que les personnages de fiction sont potentiellement réels, l'assassin n'est-il pas le mieux placé pour effectuer cette enquête et montrer en quoi et comment Agatha Christie – et à sa suite les millions de lecteurs des *Dix petits nègres* – s'est fourvoyée en prenant pour argent comptant la lettre manuscrite contenant les «aveux» du magistrat Lawrence John Wargrave, glissée dans une bouteille jetée à la mer et retrouvée miraculeusement dans le filet d'un chalutier? Le narrateur du livre de Pierre Bayard qui va mener la contre-enquête n'est donc autre que le vrai meurtrier des dix petits nègres, qui révélera son identité à la fin du livre, une fois son enquête terminée.

Après avoir montré en quoi et comment Agatha Christie s'est trompée, on arrive au cœur du livre, où analyse littéraire et psychologie vont

s'associer pour démonter le «pour-quoi» de ce que Bayard appelle un «double aveuglement» bien fautif. La démonstration s'articule sur trois axes: tout d'abord les illusions d'optique, en s'appuyant notamment sur les travaux de Christopher Chabris et Daniel Simons(8), chercheurs en psychologie à l'université de Harvard; ensuite, les biais cognitifs, en particulier à travers l'ouvrage majeur de Daniel Kahneman, *Système 1 Système 2*(9); et enfin le rôle particulier que joue «l'île et ses fantômes» où se déroulent les meurtres, puisqu'une île est par définition un lieu particulier parce que séparé du reste du monde, et objet d'imagination et de fantôme depuis l'Antiquité. Convaincant!

Et puisque nous naviguons dans les eaux troubles entre réel et fiction, j'en profite pour signaler aux amateurs de ce genre de brasse coulée un livre de Luc Chomarat, *L'espion qui venait du livre*(10) : ici, c'est l'éditeur, lassé des attitudes et phrases convenues et dépassées de Bob Dumont, le héros ringard des romans de John Davis qu'il publie, qui va entrer dans le roman pour tenter de lui faire faire comprendre que «ça suffit comme ça»! L'occasion pour Chomarat de régler ses comptes avec le «monde de l'édition» contemporain, sa course au profit et ses études de marché, qui laissent peu de place à l'auteur... Hilarant!



1. Pierre Bayard, *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus?*, Éditions de Minuit, coll. «Paradoxe», 2007.
2. Pierre Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd?*, Éditions de Minuit, 1998, coll. «Double», 2008.
3. Agatha Christie, *Le meurtre de Roger Ackroyd* (1926), LGF, coll. «Le Livre de Poche», 2007.
4. Arthur Conan Doyle, *Le chien des Baskerville* (1902), LGF, coll. «Le Livre de Poche», 2008.
5. Pierre Bayard, *L'affaire du chien des Baskerville*, Éditions de Minuit, 2008, coll. «Double», 2010.
6. Agatha Christie, *Dix petits nègres* (1939), LGF, coll. «Le Livre de Poche», 1976.
7. Pierre Bayard, *La vérité sur «Dix petits nègres»*, Éditions de Minuit, 2019.
8. Christophe Chabris et Daniel Simons, *Le gorille invisible. Quand nos intuitions nous jouent des tours* (2011), Le Pommier, coll. «Essais», 2015. L'instructive expérience du gorille peut être faite grâce au lien suivant: <https://www.youtube.com/watch?v=vJG98U2Mvo>.
9. Daniel Kahneman, psychologue et économiste israélo-américain, lauréat en 2002 du «prix Nobel d'économie» pour ses travaux sur la théorie des perspectives. Seul livre publié en français: *Système 1, système 2: les deux vitesses de la pensée* (2011), Flammarion, 2012, coll. «Clés des Champs», 2016.
10. Luc Chomarat, *L'espion qui venait du livre*, Éditions Rivages, coll. «Rivages/Noir», 2014.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Sur l'effondrement qui vient (1)

**L**A CRISE CLIMATIQUE INQUIÈTE, ET À JUSTE TITRE. CAR ELLE EST BIEN RÉELLE. ON NE PEUT PLUS AUJOURD'HUI DIRE, COMME L'ONT LONGTEMPS FAIT (ET CONTINUENT D'AILLEURS ENCORE À LE FAIRE) CERTAINS (CEUX QU'ON APPELLE LES «CLIMATOSCEPTIQUES»), QU'ELLE N'EXISTE PAS. OUI BIEN SÛR QU'ELLE EXISTE. EN SOUS-ESTIMER LA GRAVITÉ EST MÊME D'UNE PARTICULIÈRE STUPIDITÉ.

D'un autre côté aussi, chacun voit bien que la crise climatique n'est pas catastrophique pour tout le monde. Il en est de la crise climatique comme d'autres menaces aujourd'hui considérées comme existentielles: le terrorisme, par exemple. Le terrorisme est effectivement une menace très grave pour nos sociétés, mais qui ne voit en même temps tout le bénéfique qu'en retirent certains, ne serait-ce qu'au travers de la prétendue lutte contre le terrorisme. Je dis prétendue, car, justement, je ne pense pas qu'ils n'aient jamais songé sérieusement à le combattre. Il leur est d'une bien trop grande utilité. Les deux choses sont vraies: *et* que le terrorisme est une vraie menace pour nos sociétés, *et* que cette menace est très largement instrumentée à des fins n'ayant, en règle générale, rien à voir avec la lutte contre le terrorisme (l'instauration de l'État total,

entre autres). Logiquement parlant, c'est tout à fait compatible.

Il en va de même (je cite en vrac) de la pédophilie, des violences faites aux femmes, des excès de vitesse sur route, des *fake news*, etc. Il est à la fois vrai que toutes ces choses très tristes existent, et en même temps, quelque part, que si elles n'existaient pas il faudrait les inventer: tant il est évident que l'indignation vertueuse qu'elles suscitent, indignation dont il ne viendrait, bien sûr, à personne l'idée de suspecter l'absolue et totale sincérité, n'est pas perdue pour tout le monde. Pascal Vandenberghe soulignait dans une récente chronique de l'Antipresse(1) la grande actualité, à notre époque, du *Tartuffe* de Molière et du réquisitoire contre les faux dévots. Si vous voulez instaurer l'État total, vous ne pouvez évidemment pas vous dispenser de

prendre des airs de faux dévot, c'est assez évident.

Revenons-en à la crise climatique. Les spécialistes s'accordent en règle générale à dire qu'une hausse de plus de 2 degrés de la température moyenne de la planète par rapport à ce qu'elle était à l'ère préindustrielle serait dangereuse pour la civilisation, en ce qu'elle déclencherait des phénomènes qui très vite deviendraient irréversibles: un certain nombre de phénomènes en boucle en particulier (la hausse de température se nourrissant d'elle-même: à travers la fonte des glaces polaires, du permafrost, etc.). À terme, c'est l'existence même de l'homme sur terre qui serait menacée. C'est là la réalité. En même temps tout le monde sait bien que cette limite de 2 degrés ne sera *pas* respectée. On ira bien au-delà. La perspective de 3 ou 4 degrés est en règle générale considérée comme réaliste, mais certains, plus pessimistes encore, vont jusqu'à dire que le réchauffement climatique pourrait atteindre 5 à 6 degrés, voire 7 à 8(2). Une récente étude a même évoqué une augmentation de température de 16 degrés(3) !

On objectera ici les engagements récents pris à conférence de Paris, engagements aux termes desquels les États ont promis de prendre un certain nombre de mesures pour diminuer leurs émissions de CO<sub>2</sub>. Mais, d'une part, les spécialistes considèrent que ces mesures en elles-mêmes sont insuffisantes (même si elles étaient prises, on n'échapperait pas à une hausse de 2,7

à 3,7 degrés(4), et d'autre part, tout porte à croire que les engagements en question ne seront pas tenus. Ils ne le seront pas, tout simplement parce que personne n'est vraiment décidé à s'engager dans cette direction, autrement dit à sacrifier ses propres intérêts à court terme à ceux de l'humanité à moyen ou long terme, ce qu'exigerait pourtant une telle démarche. Ni les dirigeants, ni leurs assujettis volontaires n'y sont mentalement prêts. Tout, en eux, y renâcle.

Ce qu'en un sens, on peut comprendre. L'être humain est ainsi fait qu'il vit au jour le jour. Qui vivra verra. Il peut, il est vrai, par la raison, se projeter dans le moyen ou long terme. Beaucoup le font. De là à adapter leur comportement à ce que la raison leur dicte de faire, il y a loin. Quelques rares individualités y parviennent, mais elles sont l'exception. La raison est par elle-même incapable d'éduquer à la raison. L'éducation se fait par les circonstances, le plus souvent les épreuves. Et même pas toujours. Elles échouent parfois à le faire. On dit et répète volontiers que pour échapper aux catastrophes qui nous guettent, nous devrions apprendre à «vivre autrement»: par exemple moins ou mieux consommer. Mais qui est réellement prêt à le faire? A aller jusqu'au bout de cette démarche?

Alors même que le gouvernement suisse a promis à la COP 21 de réduire ses émissions de CO<sub>2</sub> de 50 % pour 2030, il n'hésite pas à inscrire à son agenda le doublement,

à certains endroits, des autoroutes aujourd'hui existantes, car celles-ci ne parviennent plus, paraît-il, à absorber un trafic en constante augmentation. Il convient donc d'en construire de nouvelles. Les promesses, comme toujours, n'engagent que ceux qui y croient.

Tout porte donc à penser que l'humanité continuera sur sa lancée actuelle, celle conforme au paradigme de la croissance indéfinie, produire toujours plus pour consommer toujours plus, et donc que les émissions mortifères de CO2 non seulement ne diminueront pas mais continueront inexorablement à augmenter à l'avenir, peut-être pas au même rythme exactement qu'aujourd'hui, mais suffisamment quand même pour que la limite officiellement considérée comme ne devant pas être dépassée sans risque grave, celle des 2 degrés, soit très largement dépassée, avec toutes les conséquences que cela implique (conséquences qui sont maintenant bien documentées: personne, encore une fois, ne peut nourrir le moindre doute à ce sujet. Le terme d'effondrement se justifie ici pleinement).

Je ne peux évidemment pas prouver ce que je vais dire ici. Mais il me semble que les responsables le savent eux aussi très bien. Ils font simplement semblant de ne pas le savoir. Ils savent très bien qu'au train où vont aujourd'hui les choses, nos sociétés sont promises à une mort prochaine. Mais ils ne peuvent évidemment pas le dire ouvertement. Ni bien sûr non plus admettre leur propre respon-

sabilité en la matière. Ils se donnent donc des airs de faux dévots, ceux leur assurant une certaine légitimité écologique: voyez, nous aurons fait notre possible, si nous échouons, ce ne sera pas faute d'avoir essayé, etc. Ils n'auront naturellement rien fait, mais c'est ce que croiront les gens. Au passage, ils en profiteront pour étendre un peu plus encore les prérogatives de Big Brother. De nouvelles réglementations verront le jour, avec à la clé la création de nouveaux postes administratifs. Et bien sûr de nouveaux impôts. L'écologie comme accélérateur social.

Pas plus que les lois antiterroristes n'ont réellement pour but de combattre le terrorisme, les lois dites climatiques n'ont réellement pour objet de combattre le réchauffement climatique. Elles sont à elles-mêmes leur propre fin.

Nous poursuivrons notre réflexion dans une prochaine chronique, en nous plaçant cette fois au plan pratique. Que faire? Comment nous orienter?

~~~~~  
NOTES

1. «Molière, illustre "doctus imitator"», No. 170 du 3.3.2019.
2. Clive Hamilton, *Requiem pour l'espèce humaine*, Les Presses de Science Po, 2013, p. 217.
3. Cité in Derrick Jensen, Introduction à *Écologie en résistance*, vol. 1 (recueil collectif), Éditions Libre, 2018, p. 14.
4. Cité in *Le Courrier* (Genève), 31 octobre 2018, p. 9.

## TURBULENCES

### FRANCE | Les petits marquis ne boivent pas au robinet

L'orgueilleux petit marquis Yann Moix est allé faire une apparition au fin fond des provinces du Royaume. Où on l'aurait accueilli avec un répréhensible manque d'égards. On l'aurait prié de boire de l'eau au robinet! A moins qu'aveuglé par sa fureur jupitérienne, il n'ait pas vu les bouteilles d'eau.

Le récit que fait Yann-Armel Huet de son passage à Rennes est moliéresque. Plus moliéresque encore, le fait que la caste des directeurs d'opinion en France se compose, pour une grande part, de cette classe de prétentieux infantiles.

Dans la salle, 130 personnes attendaient. Le représentant de son éditeur, Grasset, essayait de le retrouver. Au coin de la rue, blanc comme un linge, il enchaînait les coups de fil. « Il a fait un malaise, il est surmené, il va revenir. » Dans la salle, des yeux ronds s'interrogeaient. On l'a finalement déniché près du lycée Émile Zola. « Je reviens, je fais la conférence et je me casse. » Il est revenu. Reparti. Revenu. Il fulminait. Il a chassé la personne chargée de l'interviewer devant le public. Pour expliquer son retard, il a redit qu'il avait été maltraité. Pendant une petite heure, Yann Moix a répondu aux Rennais. Puis il s'est cassé, comme il dit. On s'est étonné que sa tête passe encore la porte.»

### CULTURE | Adonnons-nous à la prodomie!

Nous savons quel mot vous vient à l'esprit, mais celui-ci est, en quelque sorte, son contraire!

L'excellent blog *Savoirs d'Histoire* déterre encore une de ces coutumes oubliées qui dépeignent une civilisation.

Construite sur l'adjectif *proz*, preux, la prodomie qualifie le courage et la vaillance guerrière. Les «chansons de prodo-

mie», ainsi, sont de «véritables hymnes célébrant la foi et la bravoure de ceux qui ont pris part aux Croisades» qui «créent et immortalisent le mythe du chevalier courtois idéal».

Le détournement, puis l'oubli de cette vertu essentielle en dit long sur l'évolution de la civilisation. Et *Savoirs d'Histoire* de conclure:

«L'une des dernières apparitions du mot, dans un dictionnaire de 1770, rapporte qu'il « signifiait autrefois homme sage, prudent, expérimenté. Maintenant on ne le dit qu'odieusement en parlant d'un vieillard qui vit à l'ancienne mode ». C'est trop navrant et je ne saurais l'expliquer, mais comme les modes sont cycliques et reviennent toujours à un moment donné au goût du jour, je ne désespère point et vous souhaite à tous paix, amour et prodomie !»

### GUERRE | Poutine trop poli?

Poutine est dangereux, parce qu'il est trop poli et trop raisonnable. Qui ose affirmer cela ? Un professeur américain hérétique du nom de Paul Craig Roberts, l'un des pères fondateurs de la Reaganomics, décoré de la Légion d'honneur par Edouard Balladur pour « son renouvellement de la science économique et politique après un demi-siècle d'interventionnisme ». Poutine devrait s'inspirer de *Khrouchtchev* qui n'avait pas peur de frapper de sa chaussure le pupitre de l'Assemblée générale des Nations Unies et de rendre ainsi très réelle la menace de la bombe russe à hydrogène.

« J'admire Poutine pour sa retenue, dont ses homologues occidentaux sont totalement dépourvus. J'ai exprimé la crainte que cette même retenue, censée nous protéger de la guerre, puisse nous y mener. Les historiens de la Deuxième Guerre mondiale sont nombreux à

conclure que par sa louable intention de désamorcer des situations conflictuelles, le premier ministre britannique Chamberlain a encouragé Hitler à aller trop loin. Au lieu de taper du poing sur la table.»

A l'autre extrémité, l'actuel ministre de la Défense de Sa Majesté baigne dans l'inconscience lorsqu'il déclare vouloir préparer le Royaume Uni à une guerre avec la Russie. « Pendant l'ère soviétique, aucun gouvernement n'aurait osé faire une déclaration aussi absurdemement provocatrice, alors que la Russie est aujourd'hui en mesure de balayer le Royaume Uni de la

surface de la terre en l'espace de quelques minutes. »

J.-M. Bovy/15.03.2019

A lire: L'Amérique perdue de Paul Craig Roberts, aux éditions Xenia

**Mais encore:**

VENEZUELA | Le protocole du coup d'état «coloré»

### Pain de méninges

#### LE PROGRAMME EN QUELQUES SIÈCLES

On supprimera la Foi  
 Au nom de la Lumière,  
 Puis on supprimera la lumière.  
 On supprimera l'Âme  
 Au nom de la Raison,  
 Puis on supprimera la raison.  
 On supprimera la Charité  
 Au nom de la Justice,  
 Puis on supprimera la justice.  
 On supprimera l'Amour  
 Au nom de la Fraternité,  
 Puis on supprimera la Fraternité.  
 On supprimera l'Esprit de Vérité  
 Au nom de l'Esprit critique,  
 Puis on supprimera l'esprit critique.  
 On supprimera le Sens du Mot  
 Au nom du Sens des mots,  
 Puis on supprimera le sens des mots.  
 On supprimera le Sublime  
 Au nom de l'Art,  
 Puis on supprimera l'art.

On supprimera les Écrits,  
 Au nom des Commentaires,  
 Puis on supprimera les commentaires.  
 On supprimera le Saint  
 Au nom du Génie,  
 Puis on supprimera le génie.  
 On supprimera le Prophète  
 Au nom du Poète,  
 Puis on supprimera le poète.  
 On supprimera l'Esprit,  
 Au nom de la Matière,  
 Puis on supprimera la matière.  
 AU NOM DE RIEN ON SUPPRIMER  
 A L'HOMME ;  
 ON SUPPRIMERA LE NOM DE  
 L'HOMME ;  
 IL N'Y AURA PLUS DE NOM.  
 NOUS Y SOMMES.

— Armand Robin (1912-1961)